

TRADUIRE L'ALPHABET ? De A APPLE PIE à DRÔLE D'ALPHABET

par Annie Perrot

Faire place à des alphabets dans un numéro sur la traduction peut paraître, en un sens, le comble du paradoxe. En effet, l'ensemble des lettres de l'alphabet, représenté par des albums ou des livrets intitulés Alphabets, ou Abécédaires, constitue une forme qui, par définition, n'implique pas la traduction : dépourvues de signification en elles-mêmes, les lettres sont des éléments d'un code graphique commun à toutes les langues écrites européennes sauf deux (et à des langues d'autres continents), quelle que soit par ailleurs la disparité de ces systèmes linguistiques, tant dans leur ordre oral que scriptural.

Mais depuis fort longtemps déjà, comme en témoignent les recherches historiques sur les abécédaires, ces répertoires adressés aux apprentis lecteurs ont comporté des mots-types, ou des formules associés aux lettres, ce qui peut justifier leur confrontation d'une langue à l'autre, surtout au moment où l'on s'apprête à initier très tôt les petits Français aux langues étrangères.

En 1886, Kate Greenaway publie à Londres, chez Evans *A APPLE PIE*, qui sort à Paris, chez Hachette, la même année, dans l'« interprétation » de J. Girardin, sous le titre *Histoire d'une tourte aux pommes*. L'œuvre anglaise sera rééditée, au moins jusqu'en 1979, par Castle Books. Cet album

de Kate Greenaway vient s'inscrire dans la tradition des alphabets humoristiques, illustrée notamment, en Angleterre, dans la première moitié du XIXe siècle, par Cruikshank (*Alphabet comique*, 1836). D'emblée, il se distingue par le périple d'un objet comestible dont les actions vont fournir les mots-titres des lettres.

DRÔLE D'ALPHABET ou les aventures d'une tarte aux pommes est publié par Agnès Rosenstiehl chez Larousse, en 1977.

Une parenté qui

« saute aux yeux » :

Un bleu, un rouge, un vert vifs et légers, des majuscules rouge de même hauteur de ton, en caractères de même type, du titre à la dernière page - du moins sur chaque page de droite, chez Agnès Rosenstiehl - nous incitent déjà à rapprocher les deux albums. Dans un cadre-frise composé de branches de pommiers à pommes rouges, les mots SUG(ar) et FLOU(r) sont inscrits sur des boîtes, une petite fille tient un rouleau à pâtisserie : Kate Greenaway annonce par là, dès la couverture, la métaphore culinaire constitutive de l'œuvre, où les lettres sont associées à la nourriture élaborée, alléchante pour la plupart des enfants, que représente le dessert traditionnel anglais de l'apple pie.

Sur la couverture de *DRÔLE D'ALPHA-*

BET, le noir apparaît dans la robe rayée du personnage, mais les ingrédients de la pâtisserie ont disparu au profit de trois livres, vert, rouge, bleu, A, B, C. Une fillette y est assise avec désinvolture, elle souffle sur les graines duvetueuses d'une tige de pissenlit, emblème du dictionnaire Larousse. Rappel, teinté d'humour, d'une traditionnelle fonction didactique ?

Mais Agnès Rosenstiehl reprend le principe fondateur de l'œuvre anglaise : un circuit alphabétique, ponctué à chaque lettre par l'action que subit la tarte aux pommes, dessert aussi traditionnel et populaire en France que l'apple pie (littéralement : « pâte aux pommes », justement traduit : « tourte aux pommes » par J. de Girardin) l'est en Angleterre.

« A APPLE PIE, B BIT IT, C CUT IT, D DEALT IT, E EAT IT, F FOUGHT FOR IT, G GOT IT, H HAD IT, J JUMPED FOR IT, K KNELT FOR IT, L LONGED FOR IT, M MOURNED FOR IT, N NODDED FOR IT, O OPENED IT, P PEEPED IN IT, Q QUARTERED IT, R RAN FOR IT, S SANG FOR IT, T TOOKED IT, UVWXYZ ALL HAD A LARGE SLICE AND WENT OFF TO BED »¹, écrit Kate Greenaway.

Comme elle, mais à l'inverse d'une pratique dominante qui consiste à associer des noms

aux lettres², Agnès Rosenstiehl utilise des verbes comme mots-titres des lettres, du moins sur les pages de droite de l'album, jusqu'à U :

« A L'APPORTE, B LA BRÛLE, C LA CACHE, D LA DÉMOULE, E L'ÉCRASE, F LA FÊTE, G LA GOÛTE, H LA HACHE, I L'IMITE, J LA JETTE, K LA KIDNAPPE, L LA LÈCHE, M LA MONTRE, Q LA QUITTE, R LA ROULE, S LA SENT, T LA TRIPOTE, UVWXYZ EUX, LA COUPENT, LA MANGENT, ET VONT AU LIT !... »

Néanmoins, la mise en parallèle des deux textes montre que le français ne traduit pas l'anglais, mais le transpose, et par là, s'y montre plus fidèle, puisqu'il en transmet « l'esprit » et non « la lettre », si l'on ose dire en ce cas. En effet, la traduction se révèle ici, plus qu'ailleurs, impossible : dans deux langues, comme l'anglais et le français, où leur origine est rarement identique, les verbes de sens correspondant ont toutes les chances de commencer par des lettres différentes.

Le clin d'œil à l'affectivité des enfants déterminait souvent le choix d'animaux familiers ou exotiques³, ici, c'est leur gourmandise présumée que les deux auteurs ont visée.

(1) « A tourte aux pommes, B la mordit, C la partagea, E la mangea, F se battit pour elle, G l'obtint, H l'eut, J sauta pour elle, K s'agenouilla pour elle, L la désira, M pleura pour elle, N s'inclina devant elle, O l'ouvrit, P y jeta un coup d'œil, Q la découpa en quartiers, R courut pour elle, S chanta pour elle, T la prit, UVWXYZ tous en eurent une grosse tranche et allèrent au lit. »

(2) Parmi une foule d'œuvres, c'est le cas, de l'*Alphabet comique* de Cruikshank, et même, très récemment, de l'album de Pef : *Image y es-tu ?*, Gallimard, 1991, avec une mention particulière pour la très belle œuvre de R. Brown : *J'apprends l'alphabet en quatre langues*, Gallimard, 1991. L'auteur a choisi, dans les langues française, anglaise, allemande et espagnole, des termes à correspondance directe et de même étymologie. Ils renvoient à de grands mythes communs à ces cultures (L'arche, le dragon, le labyrinthe, le serpent...), à une thématique des éléments (le feu...), à des phénomènes naturels (le volcan), ou culturels d'ensemble (la magie), à des objets chargés d'histoire (la pyramide) ou universels (la balle), à des animaux souvent représentés ou étranges (le caméléon, l'éléphant, le gorille, le hamster, le kiwi...), à une partie du corps (le nez), à « l'univers ».

(3) Entre autres : *La BD de l'ABC* par G. Martinoia et N. Salas, Syros, 1984, *ABC zoo*, de D. Kersten, Gallimard, 1987, (*Folio-benjamin*)

ÇA COINCE, de Pef et B. Déchelle, Le Mascaret, 1986.

N NODDED FOR IT



A Apple pie, ill. K. Greenaway, Castle books

Jeu corporel et jeu de langage : la scansion des Nursery Rhymes

Le souci de répondre aux intérêts des jeunes enfants se marque encore chez Kate Greenaway par le dynamisme de certaines planches où les personnages sont montrés en mouvement (A, F, G, M, N, O, P, Q, R, T, UVW...) dans des jeux (A, J, L,), l'allusion au jeu est fréquente : même dans des planches très statiques, les enfants tiennent parfois des jouets (B, N ...). Mais le rythme des images est d'autant mieux perçu qu'il est soutenu par celui du texte. La plupart des verbes expriment le mouvement, les lettres sont scandées comme par un pas de danse, dans une ritournelle de Nursery rhyme, à chaque aventure de l'apple pie. D'autre part, selon la pratique du Nonsense, les verbes ont été moins choisis pour ce qu'ils dénotent que pour leur qualité sonore, accentuée par les dentales finales du preterit (dealt, jumped...) redoublées par la répéti-

tion « it..it ». On espère, par là-même, inciter les enfants à égrener plus facilement dans l'ordre les lettres de l'alphabet. Cette musicalité des formes choisies contribue à rendre toute traduction impossible, et aussi à redonner des valeurs de sens - à « motiver » même - des unités, les lettres, qui en sont dépourvues.

La création personnelle d'Agnès Rosenstiehl

Mais la suggestion, par la forme arbitraire de la lettre, de significations multiples et occasionnelles, s'opère surtout dans l'association entre l'oralité du thème, les jeux de langage, le jeu corporel exprimé par les personnages, et les jeux graphiques (I, L..., et l'avant-dernière page où les lettres sont dessinées selon les postures des personnages). Ces procédés s'inscrivent, d'une autre façon, dans la tradition assez ancienne des alphabets friandises (alphabets en pain d'épices...) et des alphabets-jouets.

Le même souci de masquer le didactisme par la création esthétique ou ludique inspire le travail d'Agnès Rosenstiehl. L'illustratrice rompt, en effet, avec une certaine monotonie de la forme graphique de Kate Greenaway (en dépit d'une diversité d'attitudes chez ses personnages et du dynamisme de certaines images).

Si elle retrouve, avec son style personnel, et une figuration moderne, l'élégance du dessin, la délicatesse des couleurs qui appartenaient, tout autrement, à Kate Greenaway (dominance des pastels chez cette dernière, couleurs plus vives chez Agnès Rosenstiehl), celle-ci fait exploser l'organisation décorative un peu rigide de l'illustratrice anglaise. Elle introduit, néanmoins, une logique narrative plus forte dans la succession des actions, mais traite autrement la distribution de l'image et des lettres dans l'espace de l'album. Alors que Kate Greenaway illustre chaque lettre sur une page, Agnès Rosenstiehl prend le rythme de la planche de deux

pages pour une lettre et réserve à la page de droite la représentation qui nous évoque les illustrations anglaises. La page de gauche comporte un éclatement de bulles où s'inscrivent onomatopées, chapelets d'exclamations, d'interjections, d'imprécations et jeux de mots commandés par l'initiale correspondant à la lettre illustrée. Toutes ces paroles sont proferées par des enfants très animés et expressifs ; l'originalité de l'illustratrice française consiste donc aussi à faire place, dans un alphabet, à la langue orale, à la diversité des registres linguistiques tout autant que graphiques.

Drôle d'alphabet fournit un exemple original des relations que peuvent entretenir emprunt, traduction, tradition et œuvre créatrice, dans l'évolution d'une forme écrite où la forte présence de ses devanciers impose à l'artiste un travail particulièrement inventif. ■



C LA CACHE



Drôle d'alphabet, ill. A. Rosenstiehl, Larousse